

## La Promesse

Depuis la Grande Convergence, ils n'avaient cessé de fuir. De plaines désertiques en forêts calcinées, ils avaient remonté vers le nord, cherchant la terre d'accueil où ils tenteraient de revivre, où ils tenteraient de refonder le monde. Des années de marches, de fuites. Des nomades exténués. Certains disaient qu'il s'agissait d'un mythe mais ils suivaient le groupe malgré leurs doutes. Que faire d'autres ? Au moins, c'était un rêve et il y en avait si peu sur ce qu'était devenue notre planète. Caleb, lui, y croyait. A la tête d'une tribu, il luttait contre la résignation, arborant toujours, malgré les jours terribles, la confiance et l'espoir. Il était sûr que la Promesse existait : il l'appelait Point Hope. On savait seulement que c'était vers le nord : une terre préservée et riche, un haut plateau aux rares accès qui prémuniraient la tribu contre les attaques des Autres, un havre fertile sur les terres reverdies du Groenland ou de la Sibérie. Ses compagnons faisaient l'effort d'y croire encore. Ils n'étaient plus que cent soixante-douze depuis la dernière attaque et ils avaient été si nombreux ! Parfois, la fatigue et le doute assaillaient Caleb. Il regardait la carte du nord des Amériques. Un papier froissé troué en ses pliures, usés par le passage de ses doigts tant il avait étudié les chemins possibles. Une carte aux terres émergées racornies, rongées de bleu, de couleurs uniformément beige ou marron, excepté là, au nord, aux limites de l'arctique. 172 ! Combien encore mourraient dans cette quête ? Et si c'était un rêve ? Et puis au matin, quand il traversait le camp, des gamins le saluaient. Des hommes et des femmes s'affairaient autour des véhicules, préparaient les feux du matin, réparaient les moteurs, huilaient les armes, polissaient leurs javelines. Tout un brouhaha confus et ordonné à la fois, des gestes simples, répétitifs, précis, des solidarités de bâtisseurs desquelles surgissaient parfois de profondes et humaines rumeurs, les ahans généreux des efforts communs. On lui demandait la direction à prendre. On lui disait que les Autres n'avaient qu'à bien se tenir en lui montrant une arme qu'on venait d'achever de réparer. Non ! Il n'avait pas le droit de douter, pas le droit de renoncer. Il remontait alors dans la cabine de son camion, faisait sonner sa corne et en quelques minutes, toute la tribu des survivants s'ébranlait.

Mais bien qu'ils eussent atteint les confins de l'ancien Canada, jusqu'à présent, lorsque la tribu avait cru enfin trouver le refuge, lorsque les indécis, fatigués de l'errance avaient persuadé les membres de la communauté, et Caleb lui-même, parfois, que la terre, là, dont il froissait une motte dans leurs mains, était suffisamment bonne et généreuse pour qu'on s'y installât, les Autres n'avaient jamais tardé d'apparaître.

Ils flairaient les tribus à la manière des prédateurs et les pistaient. C'était leur or, leur mine à ciel ouvert, leur cheptel dont ils ponctionnaient à chaque assaut des donneurs sains et vivants. Ils étaient sans cesse sur leurs traces, envoyant des éclaireurs pour les débusquer.

En quelques semaines, à peine le temps d'installer le camp sur des lieux apparemment inhabités, ils surgissaient, la cernaient. La chasse commençait. Il fallait s'enfuir, moins nombreux, plus fragiles, plus désespérés, et souvent, hélas, se résoudre à abandonner les plus lents aux appétits voraces des Autres, en espérant qu'ils aient le temps d'avaler leur cyanure avant qu'on les dépèce.

Ils s'étaient répartis en quatre convois avec chacun un Meneur à sa tête : Jeanne, la volontaire et la furtive, dont le corps sec, ridé de soleil, avait la force des serpents, était à la tête de neuf véhicules, Salah, le téméraire, le volubile, toujours cachant son corps dans les replis d'un voile impeccablement blanc, en menait sept et Jeb, le vigilant, était chargé du groupe armé de l'arrière-garde, essentiellement formé de volontaires célibataires. Caleb, lui, avait été désigné Meneur premier et, à ce titre, dirigeait l'errance avec à sa suite sept camions aussi.

Des camions ? A force, on ne savait plus comment les nommer, tant les réparations avaient transformé l'aspect initial des véhicules qui composaient la caravane : fardier, semi-remorque, bus, chariot à moteur, bahut, poids lourd, camping-car ? C'était devenu un peu de tout : des machines hybrides, hétéroclites aux carrosseries saturées de capteurs solaires alimentant les

batteries des moteurs. Si le soleil ne manquait pas, le souci quotidien, permanent était les roues. Les pneus, depuis longtemps, n'existaient plus. On avait pu récupérer quelques chenilles qu'on avait adaptées à certains véhicules, mais pour la plupart, on bricolait des bandages de cordes tressées et de chanvre ou de lianes, tout ce qui pouvait se tordre et se rouler était récupéré pour entourer les jantes. On en changeait tous les deux ou trois jours.

Caleb et sa tribu évitaient les villes dévastées. Les Autres s'y dissimulaient dans les effondrements de bétons, survivaient en s'entre-dévorant, et s'alliaient, momentanément, quand le hasard des errances leur amenait une tribu de Sérhommes. Ce qu'ils en faisaient expliquait qu'ils les appellent ainsi.

Dès que des Autres étaient repérés, la caravane s'ébranlait et repartait en quête.

La nécessité d'une halte longue avait immobilisé la caravane durant plus d'un mois le long de Yukon Valley. Elle n'y avait subi aucune attaque et les éclaireurs et les vigies ne repéraient aucune menace. La halte qui ne devait durer que quelques semaines s'allongea. Cela faisait bientôt un an, maintenant, trois cents jours sédentaires et presque tranquilles. Jamais, depuis la Grande Convergence, ils n'avaient connu cette apparente paix. Même s'il leur fallait lutter contre la terre avare aux rares points d'eau, dans ce refuge hostile, ils semblaient enfin protégés des rumeurs barbares du monde et du reste d'une humanité devenue folle.

Selon la carte, ils étaient parvenus jusqu'au demi-désert, au nord de l'Alaska dans ce qui fut le détroit de Béring. Ce n'était pas la terre verte et généreuse de la Promesse. Non : celle-ci était pingre et difficile, ocre et rocailleuse, avec des jours brûlants et des nuits glaciales. Une steppe d'acacias et de cèdres avec, dans les vallons, auprès de chiches sources, quelques figuiers et quelques oliviers où ils survivaient plus qu'ils ne vivaient mais au moins ils y redevenaient tranquilles. Certains mêmes, comme Salah, s'éloignaient du premier campement et installaient leurs tentes en un lieu qui devenait leur territoire. D'autres abandonnaient la chasse et la cueillette, plantaient dans l'espoir de récolter. Presqu'une existence. Enfin. Tant pis pour la Promesse. Après tout ce qu'on avait vécu, on était bien, là. On fêtait des naissances.

Mais un matin, aux abords de la tente de Salah, dans la boue de la source auprès de laquelle il avait installé sa famille, Dimitri, son dernier né de cinq ans, avait trouvé, en jouant, un écheveau de cordes et des empreintes de bottes. Personne, dans la tribu, n'en portait de semblable. Quant à la corde, elle était d'une matière qu'il y avait bien longtemps qu'ils ne possédaient plus. Salah, immédiatement, prévint Caleb. L'affolement gagna le camp qu'il tenta de calmer. Il fallait user de prudence. On ne savait pas encore à qui on avait affaire. Par précaution, Salah défit sa tente et réintégra le camp.

Le soir-même, Caleb organisa un conseil des meneurs de convoi. Face à la menace, on décida d'organiser des rondes : des groupes d'une dizaine de volontaires arpenteraient dès la nuit, le territoire, dans toutes les directions, afin de débusquer l'intrus. Une fois repéré, il faudrait évaluer le danger qu'il pouvait représenter : savoir s'il était seul, s'il s'agissait d'un nomade, et dans ce cas, qu'elles étaient ses intentions – il arrivait que des Serhommes travaillassent pour eux, des traîtres qui intégraient les tribus et y amenaient les Autres, contre la vie sauve. On choisirait alors de l'abattre, de le chasser ou de l'intégrer. Mais s'il s'agissait d'un Autre, il fallait s'assurer, avant tout, du nombre qu'ils étaient car ils se déplaçaient rarement seuls. Et, une fois leur nombre établi, les tuer tous, que pas un seul de la meute n'en réchappât afin qu'aucun ne pût révéler aux restes de leurs troupes l'emplacement de la tribu. Ainsi fut fait. Cette nuit-là, on éteignit tous les feux.

Caleb ferait parti de la relève du matin. Il regarda partir et disparaître les sentinelles au-delà de la pénombre du camp qui s'étendait autour du foyer central. L'im-monde les avait-il rattrapés ? Il pensa à sa femme morte aux premières années du Fléau, à l'enfant qu'elle portait et qu'il n'avait pas pu sauver. Il se sentait las et vieux.

*Tout s'était si brutalement accéléré. La Grande Convergence que tous redoutaient sans véritablement y croire eut lieu. Les pires prévisions se réalisèrent et bien plus vite que prévu. Les glaces avaient fondu et le permafrost libéra son carbone et son méthane, accélérant la catastrophe. Les ouragans avaient dévasté le monde, et l'aridité appauvri les sols jusque-là*

*fertiles. L'air saturé de chaleur et de pollution avait affaibli les corps tandis que les incidents nucléaires s'étaient multipliés tant l'eau manquait aux réacteurs. La pénurie d'énergie affecta les réseaux informatiques. Des pannes gigantesques ébranlèrent le monde. Le chaos, la faim, la maladie... et la peur... Lorsqu'elles éclatèrent, on envoya la troupe pour circonscrire les émeutes mais il était trop tard. Des migrations massives eurent lieu : on fuyait vers les pôles les déserts qui avançaient. On ferma les frontières, dressa des murs, les hommes mouraient à leurs pieds. Les premiers conflits apparurent en 2046 : un nouveau genre de guerre civile et mondiale. En moins de dix ans, l'humanité fut à genoux. C'est alors, sur son âme à demi morte, que, du nord de la Sibérie, déferla le Fléau. Le dégel libéra du permafrost des monstres antédiluviens, inconnus et redoutables...*

Salah réveilla Caleb. Il était l'heure. L'aube était froide et sèche. Les patrouilles venaient de rentrer. Une seule avait peut-être levé une trace, vers l'ouest à trois ou quatre kilomètres : un morceau de tissu accroché aux épines d'un acacia.

Les douze qui formaient la relève suivirent la direction indiquée. Le soleil orangé dans le dos de la troupe allongeait son ombre qui se plantait devant elle, comme une herse dans la nuit. Caleb en tête, ils s'enfoncèrent dans les premières herbes sèches de la plaine. Ils avançaient l'oreille aux aguets, l'œil attentif. Il n'y avait pas d'empreintes : le sol était trop dur mais, rapidement, quelques branches cassées, quelques traces d'herbes piétinées tracèrent un sentier qu'un individu n'eût pu marquer seul. Un frisson d'effroi parcourut la troupe. Ils étaient plusieurs. Alors c'était... Personne n'acheva. Il y avait un vrai risque et il fallait agir vite où cette terre deviendrait leur tombeau. Caleb répartit les rôles : un groupe suivrait la piste, deux autres prendraient par les crêtes sud et nord des deux collines qui flanquaient la plaine. Le dernier, avec Jeb, resterait là et alerterait le camp en cas d'approches des intrus.

Ainsi, l'horreur n'en avait pas fini avec eux. Cette parenthèse de paix leur avait presque fait oublier la bestialité et la férocité des Autres : le trône des traînes humaines.

*Les premières contaminations eurent lieu sur les sites de forages des exploitations gazières et pétrolifères du nord de la Sibérie que le dégel du permafrost avait permis. Mais, avec les foreuses, remonta des profondeurs les formes primitives d'un virus que l'oxygène réactiva. Au début, on ne comprit pas. Après quelques mois sur les chantiers, des ouvriers tombaient malades : une dégénérescence de certains organes et de l'épiderme qui lentement les menait à une mort certaine. On les rapatria sur Moscou, Vladivostok, Petrograd. Ils contaminèrent les hôpitaux, les villes. Le virus prit l'avion, la voiture, le train. Avant qu'on n'eût pu réagir, l'épidémie se propagea avec une incroyable fulgurance.*

*Des cloques apparaissaient, purulentes, puis des ulcères dont les sanies écœurantes s'écoulaient continûment le long du corps. Leur peau se délabrait comme rongé à l'acide ou par la radioactivité, se défaisait en lambeaux. Soixante-dix pour cent de la population mondiale fut atteint par le Fléau. Sur la débâcle du dérèglement climatique, ce cataclysme acheva de désintégrer les sociétés. Le monde, alors, bascula. Douze milliards d'êtres humains vomissaient leur sang. Les gens mouraient en quelques mois dans les hémorragies, les desquamations et les nécroses. Les cadavres demeuraient contagieux. On les brûlait dans d'immenses fosses communes. La terre se couvrit de bûchers aux fumées ocre et pestilentielle. Il n'y avait pas d'antidote. On parvint malgré tout à retarder, un peu, l'échéance. Mais le seul remède était la greffe de tissus sains.*

*Sans qu'on sût pourquoi, certains humains n'étaient pas atteints, un sur quatre ou cinq. Pour ces trois milliards restants, alors, l'horreur commença. Des milices malades et mercenaires pourchassèrent ceux que les Autres appelèrent alors les Sérhommes. Un corps sain fournissait du matériel pour deux ou trois contaminés. On dépeçait les corps, on récupérait leurs organes et leurs peaux qu'on recousait sur les Contaminés. Les fœtus dont les jeunes cellules avaient un haut pouvoir de régénération se vendaient à prix d'or.*

*La femme de Caleb était enceinte. Elle était saine.*

Caleb dirigea son trio en direction du sud, un groupe de quatre commandé par Jeanne suivit la piste tandis que Salah et deux autres allèrent en direction du nord. Parmi les cistes et les

chênes, les groupes progressaient précautionneusement ; ils ne voyaient rien mais le silence du maquis - les criquets s'étaient tus - attestait de la proximité du danger. Soudain, un hurlement. Jeanne ! Les collines répercutèrent terriblement l'écho du cri horrible. Le trio de Caleb abandonna la crête et fonça pour reprendre la piste et venir en aide au groupe de Jeanne. Caleb s'écorchait aux pierres et aux ronces, dévalait sans prudence vers la source du cri. Enfin, ils retrouvèrent la piste, coururent au travers des taillis et brusquement stoppèrent. Du sang, des marques de luttés, des pierres remuées. Le trio se sépara pour fouiller les environs. Jeanne émit un appel qui s'étrangla dans sa gorge. Lorsque Caleb et Salah la rejoignirent, elle était figée et haletante : devant elle, le cadavre vrillé de Iris, le visage déformé, tordu dans un masque de douleur. Autour de son cou, le câble d'acier d'un piège s'était refermé, avait lacéré et pénétré la gorge. L'hémorragie mouillait le corps et les pierres d'une flaque de sang. Il n'y avait plus de doute. C'étaient des Autres.

- J'ai perdu trace de Daïsu et Jude, aussi, dit Jeanne.

- Retourne au camp et reviens avec du renfort. Salah et moi, on repère leur bivouac. On vous laissera des marques le long de notre chemin. Vous n'aurez qu'à les suivre.

Les traces suivaient l'ancien lit d'une rivière au creux d'un vallon qui se terminait par un cirque où les autres avaient installé leur camp. Caleb et Salah, à l'abri de buissons, observèrent le bivouac. Il semblait n'y avoir que deux Autres. C'étaient des Réparés. Ils les reconnurent à leurs bras tumescents et à leurs visages défigurés par les greffes qui couturaient leurs corps de cicatrices suintantes. Quelques touffes de cheveux parsemaient leurs crânes violacés et sans oreilles. L'un préparait un feu. Le second ... s'occupait de Daïsu. Pour lui, il était déjà trop tard. Écartelé sur une croix rudimentaire, il agonisait. Son bourreau l'avait écorché sur toute la longueur du torse. Il en détachait avec la délicatesse d'un chirurgien la peau, large bande par large bande. Daïsu, ivre de douleur ou drogué par l'Autre ne réagissait plus à la torture. Le sang coulait le long de ses membres et goutte à goutte tombait au sol, éclaboussant les bottes du tortionnaire. Jeb voulut sauter au milieu du camp. Caleb le retint. « C'est fini pour lui. Jude est encore en vie. A tous les deux, nous ne pouvons rien faire. On doit attendre. »

Salah recula, se tapit, tremblant de rage et de souffrance. Emprisonnée dans une cage, Jude hurlait, maudissait le sauvage, bousculait en vain les barreaux d'acier. Le Réparé leva son bras, brandit un couteau.

« Regarde bien, ma mignonne, ce sera bientôt à toi ! » s'amusa le monstre. Alors il incisa Daïsu, lentement, de la gorge jusqu'à l'abdomen. Daïsu gémit à peine. Mains nues, il écarta dans un craquement d'os la cage thoracique, poussa un seau sous le cadavre où dégoulinèrent les entrailles. Puis, jetant son couteau, il approcha une sorte de bac isotherme et saisit un scalpel. Il découpa avec minutie le foie, le cœur, les reins. Il ouvrit la boîte, y déposa les organes qui disparurent dans le brouillard glacé qui l'entourait. Il acheva sa monstrueuse besogne en superposant entre des compresses les lanières d'épidermes puis il referma le bac. Du haut des crêtes, un bref cri aigu cingla le ciel bleu. Ce n'était pas un milan noir.

Caleb réveilla Salah de son hypnotique torpeur. « Ils arrivent ». Une rumeur bruissait, une houle de branches agitées parcourait la plaine.

Le Réparé regarda autour de lui, vaguement inquiet. Ses sens limités percevaient un changement sans parvenir à y reconnaître un danger. Trois Autres apparurent dans le camp.

« Hey, regardez ce que j'ai ramené, dit-il en montrant fièrement Jeanne. Une quatrième Sérhomme aujourd'hui. Y'en a un que j'ai laissé dans les herbes. Combien, ça va rapporter à votre avis ? Et si en plus, on rameute les autres pour une battue, on aura de quoi fournir du matériel pendant des mois ! La richesse, les gars ! » Mais ils répondirent à peine.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Vous êtes pas contents de ma prise.

- C'est pas ça. Tais-toi et écoute, y a un truc qui va pas.

Il se tut, un autre cri fusa.

- A part le milan, j'entends rien. Vous avez peur ?

- Non, ... j'ai cru...Tu dois avoir raison, c'est le milan qui m'énerve. Mais j'avais l'impression qu'on ...

L'Autre ne put terminer sa phrase. Caleb, Salah surgirent du fourré, se jetèrent sur un des tortionnaires, le firent tomber. Salah lui sauta à la gorge, l'étrangla. Désarçonnés par l'attaque, ses complices reculaient déjà. De toutes parts surgissaient les membres de la tribu. Ils leur barraient l'accès aux tentes et aux armes. Devant le nombre, les Autres s'enfuirent. Mais la

tribu les prit en chasse, les poussa jusqu'au contrefort des collines, les y encercla. Le silence se fit. La troupe hésitait. Malgré leur cruauté, c'étaient d'anciens frères et on avait scrupule à les tuer de sang-froid. Mais un des Autres lâcha : « Putain, tout ce fric devant nous ! Faudrait prévenir les copains. » Un bras alors se leva parmi les Sérhommes, une javeline fusa qui transperça la gorge du monstre qui venait de parler et le planta à l'arbre auquel il était adossé. Plusieurs projectiles suivirent : flèches, lances, javelots clouèrent les ennemis. En quelques secondes, tous moururent. Caleb et les siens firent disparaître toutes traces de la bande. On enterra les corps, on récupéra le matériel qu'on put, brûla le reste. Jude, terrorisée, refusait de sortir de sa cage. On la transporta, jusqu'au camp, tremblante, les yeux immobiles et répétant : « Ce sont des monstres, ce sont des monstres... »

Malgré l'urgence, car on savait que, tôt ou tard, d'autres arriveraient et en plus grand nombre et qu'il faudrait se battre, on prit le temps du deuil et des funérailles pour Iris et Daïsu.

Mais dès la fin des funérailles, Caleb réunit les Meneurs et les principales familles pour tenir conseil. Fallait-il fuir ? Devait-on rester ? Beaucoup, dont Jeanne et Jeb, las ou désespérés, réclamaient vengeance. Ils en avaient assez de fuir, assez de ce destin de proie. Quitte à mourir, autant mourir dans la lutte et en finir, les armes à la main. Lui était d'avis de poursuivre la quête. Mais les tortures subies par Daïsu et Iris, la folie dont Jude ne parvenait plus à sortir et dont on entendait les hurlements la nuit obsédait les membres de la tribu.

« La plupart sont avec nous. Ils n'en peuvent plus, n'ont plus la force d'avancer. Ce qu'ils veulent, c'est se battre et en finir, une fois pour toutes. Autant rester là, faire de cette terre la Promesse attendue, le Havre espéré, tenter d'y vivre ou bien faire y mourir, dit Jeanne. »

Son avis l'emporta.

Une fois la décision prise, les Meneurs retournèrent à leurs convois pour l'annoncer à tous. Caleb demeura seul, devant le feu. Il sortit la carte de sa poche et la déplia une dernière fois. Il passa sa main sur Yukon Valley : le plateau de Point Hope était là, quelque part, à deux doigts d'elle. Ils étaient si prêts. Il avait presque réussi. Il jeta la carte au feu qui roussit lentement, se racornit puis, brusquement, flamba. La Terre appartenait au monstre.

Les jours qui suivirent furent des jours sombres, affairés et silencieux. Il n'y avait besoin d'aucune parole. Les gestes précis et graves, l'entraide attentive et la concentration soucieuse, disaient tous les adieux et dépassaient tous les mots. On fournit à chacun des cent soixante dix rescapés un mélange de ciguë, d'aconit et de belladone. S'ils perdaient cette bataille, personne ne serait pris vivant.

Ils arrivèrent deux jours plus tard. La disparition des préleveurs avaient dû les alerter puis la rumeur de leur présence avait dû enfler. Ils étaient plus d'un millier, selon les guetteurs. On se battra à un contre dix. Une horde avide et impatiente de piller cette manne et de se partager ce cheptel. Une troupe désordonnée et macabre que l'odeur du camp retranché excitait et qui refrénait mal sa convoitise.

On avait à peine eu le temps de dresser une enceinte en formant un cercle avec la presque totalité des véhicules. Un rempart de métal dont on avait comblé les vides avec tout ce qu'on avait pu : ferrailles, roues, meubles, lits, matelas... et autour duquel on avait creusé plusieurs fosses de presque un mètre de profondeur dont le fond était hérissé de pieux et qu'un tapis de sable et de branchages rendait invisibles. Au centre de la redoute, on avait surarmé le plus grand des camions : dedans, quelques mères et tous les enfants, hormis ceux capables d'utiliser une arme. Jeb et trois Sérhommes étaient chargés de le défendre et de le conduire en lieux plus sûrs si la fuite était possible ou de faire exploser les charges dont on l'avait miné si les Autres parvenaient à s'en emparer.

Les armes ? Des arcs, des javelots, des longs couteaux, quelques fusils et des cocktails Molotov remplis d'acide de batteries, des grenades improvisées remplies de billes de métal. Cela serait-il suffisant ? Beaucoup en doutaient mais Salah, le volubile, passait de poste en poste pour galvaniser les troupes. Il se dressait sur les barricades en provoquant les Autres dont les tirs trop lointains et imprécis ne l'atteignaient pas.

« C'est de ces guerriers que vous avez peur ? Allons, mes amis, ils rateraient une mouche avec une tapette de 2 mètres de large ! Hardi ! Si vous tenez bon, aucun d'eux ne prélèvera jamais une cellule d'un de la tribu de Caleb. »

Il se tournait ensuite vers les Autres qu'il provoquait et insultait. A un moment, il se dénuda même, lui qui ne quittait jamais sa toge. Tous, surpris, en sourirent mais Caleb et Jeanne savaient qu'il ne s'agissait pas de provocations gratuites.

« Alors, c'est ça que vous voulez ! - il agrippait ses fesses, son sexe ou ses joues. Regardez-moi ça. 100% naturel, garanti sans contamination. Venez vous servir. »

On voyait bien que les chefs des meutes avaient du mal à tenir leurs troupes. La confusion régnait dans leur camp et l'absence de stratégie était le meilleur allié de la tribu. Caleb et Jeanne comprirent que Salah, en les provoquant, en excitant leur voracité, cherchait à les lancer à l'assaut sans la moindre tactique. Il y parvint car, soudain, sans attendre l'entrée en action de leurs machines, les rangs des Autres rompirent et, malgré les ordres, la horde brouillonne se rua à l'assaut. Un étai circulaire de gueules hurlantes se refermait sur la tribu qui voyait avancer vers elle un gigantesque et terrifiant tourbillon de poussière soulevé par les pas d'un millier d'ennemis. Une centaine de monstres tomba dans les fosses. Si les pieux ne les avaient pas tués, ils étaient piétinés par ceux qui les suivaient et qui passaient ainsi sur le gué que formait leur cadavre. Dès qu'ils furent à portée d'arc, les Sérhommes accrochèrent les grenades et les cocktails Molotov à leurs flèches et tirèrent. Les explosions décimèrent les assaillants. Mais il en restait beaucoup qui se rapprochaient encore. A l'intérieur du camp, l'arrière garde, les plus vieux, les blessés, les malades, rechargeaient les armes, remplissaient les cocktails. Un jour, en repensant à ce combat, tous trembleraient d'effroi mais pour l'heure, on n'avait pas le temps d'avoir peur.

Malgré tout, les Autres étaient maintenant suffisamment proches pour que leurs tirs fissent mouche et les premiers tombèrent et, même si pour un de la tribu cinq assaillants mouraient, l'issue ne faisait plus aucun doute. Après plus de deux heures d'une lutte harassante, un flanc du rempart faiblit et les Sérhommes n'étaient plus assez nombreux pour remplacer les victimes si bien que les premiers Autres touchèrent aux remparts. Ce fut alors qu'ils commirent une nouvelle erreur et que Caleb modifia ses plans en conséquences. En apercevant la brèche, la plupart des assaillants s'y ruèrent, trop avides de s'approprier un Sérhomme à soi tout seul, laissant ainsi une possibilité de fuite à l'opposé.

Caleb donna ses ordres : « Jeb, accroche une remorque au camion central. Détache les charges, qu'on fasse sauter la brèche. » Puis, avec Jeanne, il alerta les survivants de l'ordre de repli. Le tour ne fut pas long. Ils ne restaient pas plus de quatre-vingt combattants. Les valides portaient les blessés ou traînaient les morts, aucun ne devait servir au dépeçage des Autres.

Soudain, alors que les rescapés s'étaient tous regroupés au centre de la redoute, il y eut un instant de silence et de suspension dans la bataille. Plus que le souffle du vent et le crépitement des quelques incendies qui enflammaient les remparts. Sur la barricade défoncée, les Autres s'étaient immobilisés et regardaient leur butin : fascinés, peut-être incrédules, certains évaluant déjà les parties saines qu'ils arracheraient aux corps des vaincus.

Salah hurla alors en prenant quelques explosifs avec lui : « Cinq, avec moi ! ». Sa toge blanche était rouge maintenant, rouge d'un sang qui n'était pas seulement celui des Autres. Tous comprirent. La doyenne quitta le camion, le rejoignit. Cinq la suivirent. Puis Salah se tourna vers Caleb.

- Pas le temps pour des adieux, Caleb. Cette fois, c'est moi qui te donne des ordres. Tu sais que c'est le seul moyen. Fuyez et trouvez la Promesse.

Caleb n'eut pas le temps de répondre. Les sept, chargés d'explosifs, s'éloignaient déjà et avançaient vers leurs ennemis. Un cri sauvage, barbare s'éleva des remparts et les Autres déferlèrent brusquement sur leurs proies.

- Ne regardez pas. Tous à bord. Jeanne, démarre.

Le camion s'ébranla, heurta et défonça le rempart, puis fila vers le nord.

Personne n'obéit et tous regardèrent derrière eux : ils ne voyaient que de la poussière comme une agitation de terre quand une meute de prédateurs s'acharne et dépouille ses victimes. Puis ce fut une

courte série d'explosions. Un souffle âcre, chaud et lourd d'une odeur de poudre et de sang rattrapa le convoi et le dépassa. Sur les visages, les larmes en avaient retenu quelques fragments.

Sept en avaient sauvé presque cent.

On roula jusqu'à la nuit. Un chemin étroit, escarpé et sinueux qui les amena jusqu'au delà de la plaine de la Yukon Valley, sur un des plateaux qui en fermaient l'horizon. Le sacrifice des Sept et de Salah avait offert un long répit à la tribu Jeanne arrêta le camion presque à l'épuisement des batteries, au bord d'un lac. On ne dressa pas de camp. On dormit là, comme on put, d'un mauvais sommeil sans force, le corps douloureux et l'âme meurtrie.

Au matin, lorsque tous furent réveillés, personne ne parla : muets, debout à regarder autour d'eux. Dans l'eau miroitante du lac impassible se reflétaient les manches des saules et le vert des hêtres et des boulots. Au delà, bien loin après les ondulations de la plaine, une chaîne de montagnes dressait une herse protectrice et blanche tout autour du plateau.

On se regarda, sans trop y croire, on cherchait dans les yeux des autres la certitude qu'on ne rêvait pas.

La Promesse. On y était parvenu.

Les enfants lâchèrent les mains de leur mère et coururent dans l'eau. Le bruit des plongeurs et des rires réveilla les survivants de leur torpeur. Caleb s'ébroua, donna ses ordres. Il fallait établir le camp, trouver de la nourriture, de l'eau potable, soigner les blessés et, surtout, condamner le chemin par lequel on était arrivés.

Tous se mirent au travail. Plus tard viendraient le temps du plaisir et le temps des larmes.